



Araştırma Makalesi / Research Article

Yayın Geliş Tarihi / Article Arrival Date

09.03.2018

Yayınlanma Tarihi / The Publication Date

05.04.2018

Dr. Öğr. Üyesi Uğur YÖNTEN 

Dicle Üniversitesi
Ziya Gökalp Eğit. Fakültesi Fransız Dili Eğitimi A.B.D.
ugur.yonten@dicle.edu.tr

LE SORT TRAGIQUE DES HEROINES DES *LIAISONS DANGEREUSES* DE LACLOS¹

Résumé

A cause du mouvement de Libertinage, qui vit son apogée au XVIII^{ème} siècle, la société française est régie par les mœurs déchainées. Le danger de ce courant dont les adeptes ne pensent qu'au plaisir, à la sensualité et à la liberté attire bien l'attention de notre auteur Choderlos de Laclos. Ce dernier, dans son roman *Les Liaisons dangereuses*, présente au lecteur trois types de femmes qui sont victimes à la fois de ces mœurs corrompues. Cécile de Volanges est la victime de son éducation conventuelle et de sa mère négligente. Mme de Tourvel est la victime de son mariage de convenance et de ses meilleurs principes. Et Mme de Merteuil est la victime de son programme d'éducation propre à elle-même. Dans ce travail nous avons essayé de jeter un coup d'œil sur les causes du malheur de ces femmes. Nous avons abordé notre analyse avec la méthode de la lecture thématique.

Mots-clés : Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, les héroïnes victimes.

LACLOS'UNUN *TEHLİKELİ İLİŞKİLER*'İNİN MAKUS KADERLİ KADIN KAHRAMANLARI

Özet

XVIII. yüzyılda doruk noktasına ulaşan Libertinage akımı yüzünden Fransız toplumu yozlaşmış geleneklerle ön plana çıkmıştır. Taraftarlarının zevk, cinsellik ve özgürlükten başka bir şey düşünmediği bu akımın tehlikesi yazarımız Choderlos de Laclos'un dikkatini çeker. Laclos *Tehlikeli İlişkiler* romanında okuyucuya bu yozlaşmış geleneklerin kurbanı olan üç kadın tipini sunar. Cécile de Volanges, manastır eğitimi ve ihmalkar bir annenin kurbanıdır. Bayan de Tourvel, geleneksel evliliği ve çok güvendiği dindarlığının kurbanıdır. Bayan de Merteuil ise, kendine özel eğitim programının kurbanıdır. Bu çalışmada, romanın kahramanlarının makus kaderlerinin sebeplerine göz atmaya çalıştık. İncelememizde tematik yaklaşım yöntemini kullandık.

Anahtar kelimeler: Laclos, *Tehlikeli İlişkiler*, kurban kahramanlar.

¹ Cet article a été produit de la thèse de doctorat *L'Etude des mœurs de La Nouvelle Héloïse aux Liaisons Dangereuses*, Uğur Yönten, Université de Hacettepe, Institut des Sciences Sociales, Ankara, 1996

1. Introduction

Les Liaisons Dangereuses est le seul roman de Choderlos de Laclos. Dans ce roman paru en 1782, l'auteur dénonce les moeurs corrompues de la société où il a vécu. Ce qui attire l'attention dans le roman, c'est le fait que l'action se déroule notamment autour de trois héroïnes: Cécile de Volanges, Mme de Tourvel et Mme de Merteuil. Cécile de Volanges, qui vient de terminer son éducation conventuelle, est une jeune fille toute naïve et toute inexpérimentée. Cécile a été une victime c'est parce qu'elle a reçu une éducation conventuelle comme toutes les autres jeunes filles de son temps. Cette éducation, qui a été le sujet de tant de romans, est bien loin de préparer les jeunes à la vie sociale et de les avertir au sujet des dangers qui les attendent. Elle est aussi la victime d'une mère trop négligente envers sa fille. Mme de Volanges, mère de Cécile, croyait qu'elle faisait les devoirs de maternité en l'envoyant au couvent et en la livrant aux mains de la gouvernante et du précepteur. Cette ignorance au sujet des dangers du temps et cette négligence maternelle sont les causes de la perte de la jeune fille par le Vicomte de Valmont, grand libertin du roman. Mme de Tourvel, qui est une femme dévote et chaste, incarne une épouse mariée sans amour et avide des sentiments. A cause de ce mariage de convenance, elle souffrait toujours du manque de vrai amour. Et par ce manque elle tombe, comme Cécile, dans le piège de Valmont, séducteur sans pitié et habile manipulateur du roman. Quant à Mme de Merteuil, elle est l'exemple de la femme libertine qui ne connaît aucune limite dans la méchanceté. Enfin la Marquise de Merteuil qui ne pense qu'à son succès. Ennemie des sentiments nobles, cette femme féroce ne recule devant rien pour nuire aux autres femmes. Comme elle est, elle aussi, la représentante du libertinage du temps. L'amour, la morale, la vertue et la dévotion ne signifient rien pour elle. Elle a déclaré la guerre à tout ce qui est sacré dans ce monde. Elle entre en concurrence avec son rival Valmont pour perdre Cécile et Mme de Tourvel. Quand elle a été démasquée à la fin du roman elle doit fuir en Hollande avec un visage défiguré avec la petite vérole.

Dans la Préface des *Liaisons dangereuses* Laclos exprime nettement le but de son roman: "Il me semble au moins que c'est rendre un service aux moeurs, que de dévoiler les moyens qu'emploient ceux qui en ont de bonnes, et je crois que ces Lettres pourront concourir efficacement à ce but." (1993 :17) De plus, dans ce but moral s'ajoute une ambition personnelle. Choderlos de Laclos dont l'avenir militaire a été empêché par les aristocrates se vengera ainsi d'eux en en dénonçant les moeurs corrompues dans cette oeuvre "qui sortit de la route ordinaire, qui fit du bruit, et qui retentit encore sur la terre quand (il) y aurai(t) passé."(1993 :18)

Dans notre article nous allons chercher à mettre en évidence comment Cécile de Volanges, Mme de Tourvel et Mme de Merteuil deviennent les victimes des moeurs corrompues de la deuxième moitié du XVIIIème siècle.

2. L'Éducation des enfants au XVIIIème siècle

L'éducation des enfants surtout celle des filles a été, au XVIIIème siècle, l'un des problèmes les plus importants. Certaines personnes telles que Fénelon, Fleury et Mme de Maintenon, qui n'ignoraient pas l'importance de l'éducation des filles, ont cherché, par leurs écrits, à attirer l'attention sur ce problème.

Au XVIIIème siècle, il fallait reconstruire l'éducation féminine. C'est par une bonne éducation que devaient prendre les filles qu'on peut écarter les dangers du libertinage et de la débauche. Car ces derniers ne cessaient point de propager leurs idées et leurs moeurs corruptrices qui pourraient nuire à la moralité des filles. "Si partout l'éducation des filles s'impose pour freiner le relâchement des moeurs, à Paris celle-ci semble encore plus nécessaire parce que la capitale amplifie tous les dangers." (Sonnet, 1987: 265-266)

On ne peut pas limiter au collège ou au couvent l'éducation des enfants. L'enfant du XVIIIème siècle commençait son éducation dès sa mise en nourrice. Elisabeth Badinter, qui mettait l'accent sur le même point, distingue trois phases dans l'éducation des enfants: "Au XVIIIème siècle l'éducation de l'enfant des classes bourgeoises ou aristocrates suit toujours à peu près le même rituel,

punctué par trois phases différentes: la mise en nourrice, le retour à la maison puis le départ au couvent ou en pension.” (1980 :109)

3. Cécile de Volanges ou l'échec de l'éducation conventuelle

“Jeanne, sortie la veille du couvent, libre enfin pour toujours, prête à saisir tous les bonheurs de la vie dont elle rêvait depuis si longtemps... il l'avait tenue là sévèrement enfermée, cloîtrée, ignorée et ignorante des choses humaines... Elle sortait maintenant du couvent, radieuse, pleine de sèves et d'appétits de bonheur, prête à toutes les joies, à tous les hasards charmants que dans le désœuvrement des jours, la longueur des nuits, la solitude des espérances, son esprit avait déjà parcourus.” (Maupassant, 1994 :2-3) Dans ces lignes, on raconte la sortie du couvent de Jeanne, héroïne d'Une Vie de Maupassant,

Comme une coutume en France au XVIII^{ème} siècle, on mettait les jeunes filles au couvent. Les jeunes filles, qui devaient y rester jusqu'à quinze ans se mariaient dès qu'elles en sortent. Choderlos de Laclos, en mettant en évidence ce qui arrive à Cécile de Volanges, critique l'éducation conventuelle par le biais de Valmont et Mme de Merteuil. Une vie luxueuse attendait les jeunes filles sorties du couvent. Mais les religieuses, qui s'occupaient de leur éducation, ne savaient rien de la vie sociale où ces jeunes filles participeraient. Cécile rentre du couvent chez elle toute ignorante: “J'ai ma harpe, mon dessin et des livres comme au couvent.” (Laclos, 1993 :21) confesse-t-elle son ignorance.

Laclos critique l'éducation conventuelle par l'intermédiaire de Cécile, de Valmont et de Mme de Merteuil. Le roman commence par la lettre de Cécile à sa cousine. Dès cette lettre la critique de l'éducation conventuelle commence. Cécile, qui commet toujours des fautes, exprime enfin qu'elle n'a rien appris dans le couvent: “Conviens que nous voilà bien savantes.” (1993 :23)

Cécile sait très peu de choses sur les sentiments et sur la vie sexuelle. La seule chose qu'elle sait sur ce sujet c'est le fait qu'on aime quelqu'un est une mauvaise chose. Valmont, qui est chargé de la séduire par l'ordre de la Marquise de Merteuil, critique lui aussi l'éducation conventuelle quand il voit que Cécile est une fille toute naïve facile à séduire. “Sans doute on ne lui a pas appris dans son couvent à combien de périls divers est exposé la timidité innocente.” (1993 :249)

Danceny, amant de Cécile, exprime à son tour que la séduction de Cécile par Valmont est la cause des défauts de l'instruction dispensée dans les couvents: “Quelle jeune personne, sortant de même du Couvent, sans expérience et presque sans idées, et ne portant dans le monde, comme il arrive presque toujours alors, qu'une égale ignorance du bien et du mal; quelle jeune personne dis-je, aurait pu résister davantage à de si coupables artifices?” (1993 :443)

Selon Laclos, une jeune fille, qui a passé son enfance dans le couvent et en est sortie vers quinze ans, ne peut pas savoir comment elle doit parler, agir et avoir confiance à qui. Elle se trouve, tôt ou tard, dans les intrigues. Cécile en est un bel exemple. La mère de Cécile devait compléter les insuffisances de l'éducation de sa fille. Victor Hugo exprime admirablement que “pour former l'âme d'une jeune fille, toutes les religieuses du monde ne valent pas une mère.” (2013 :2073)

3. Les relations entre parents et enfants au siècle des Lumières

Au dix-huitième siècle, quand l'enfant est né, ses parents ne le recevaient pas par la joie. Si le nouveau-né était une fille, sa venue causait la déception même dans toute la famille. Parce que la fille ne pouvait pas être “l'héritier prédestiné à toutes les continuations et à toutes les survivances du nom, de la fortune d'une maison.” (Goncourt, 1935:11)

Dans la maison où il n'y avait aucune relation familiale, l'enfant passait toute sa journée avec sa gouvernante ou son précepteur. Les parents dédaignaient de s'en occuper. L'enfant ne les voyait que quand il descendait chez eux.

Le manque de tendresse était la cause principale de ce manque de communion entre l'enfant et ses parents. Ces derniers se permettaient de sévrer des liens affectifs l'enfant dont la naissance ne les rendait point heureux. Il manquait surtout la tendresse maternelle que sa mère devait lui dispenser

dès sa naissance. Si les mères de ce temps étaient si négligentes sur ce sujet c'était parce que "la maternité d'alors ne connaît point les douceurs familières qui donnent aux enfants une tendresse confiante." (Goncourt, 1935:15) Ce sentiment de tendresse, qui devait se trouver dans les relations entre les parents et l'enfant, cédait alors la place à la peur qui y régnait toujours. Aux yeux de l'enfant, les parents avaient une autorité redoutable. La sévérité et la violence parentales l'empêchaient d'agir sans peine devant eux. Comme l'enfant savait bien qu'une moindre faute sera punie, il ne désobéissait point. La timidité causée par la peur des verges ne lui permettait de leur épancher son cœur et ne pouvant pas le confier sous le toit paternel, il se mettait à le chercher ailleurs. "Les échanges affectifs et les communications sociales étaient donc assurés en dehors de la famille par un milieu très dense et très chaud, composé de voisins, d'amis, de maîtres et serviteurs, d'enfants et de vieillards, de femmes et d'hommes, où l'inclination jouait sans trop de contrainte." (Ariès, 1973:7)

A l'âge avancé même, l'enfant avait de la peine à avoir des rapports satisfaisants avec ses parents. D'où le refoulement des sentiments qui exerçait une influence funeste sur sa vie psychologique.

C'est par le manque de tendresse chez les parents, l'enfant s'est toujours éloigné de la maison paternelle. Le fait que l'on le met en nourrice prouve l'égoïsme des parents. "Cette coutume qui veut que l'enfant disparaisse de la vue des parents" (Badinter, 1980:109) était adoptée presque par toutes les familles aristocrates du XVIII^{ème} siècle. Certaines familles bourgeoises, qui les imitaient, s'étaient abandonnées, elles aussi, à cette mode impitoyable. L'enfant demeurait négligé ainsi non seulement physiquement mais aussi moralement. Car il prenait de la nourrice ses idées fausses aussi.

Pour se débarrasser de l'enfant, les parents le confiaient d'ailleurs à une gouvernante ou à un précepteur. Ils l'envoyaient ensuite au couvent ou au collège. La mère qui devait veiller sur son enfant ne se souciait point de son éducation. La mère et son enfant étaient pour ainsi dire deux personnes qui se voyaient rarement l'une l'autre. Car, l'enfant passait tout son temps avec sa gouvernante ou son précepteur au lieu de le passer avec sa mère.

Le couvent était le signe le plus évident de l'insouciance des parents envers leurs enfants. Quand ils mettaient leurs filles une fois au couvent, ils ne pensaient guère à aller la voir. Et la fille, à qui la tendresse et les caresses parentales manquaient, attendait avec impatience le jour où elle en sortirait. Son séjour au couvent, pendant quelques années, permettait à ses parents, qui voudraient s'en débarrasser, de ne manquer aucun de leurs plaisirs mondains.

Les modes telles que mettre son enfant en nourrice, remettre sa fille au couvent et ne s'occuper point d'elle, charger une gouvernante ou un précepteur, quand l'enfant était chez la maison paternelle étaient approuvées presque par tous les parents aristocrates.

4. Les Liaisons dangereuses ou une relation mère-fille insuffisante

Comme nous avons exprimé ci-dessus, les relations entre les parents et leurs enfants sont fortement relâchées dans les familles aristocratiques du XVIII^{ème} siècle. Avec *Les Liaisons dangereuses* où les liens familiaux apparaissent détendus et inexistant nous assistons à cette dissolution dans l'institution familiale.

C'est dans le personnage de Mme de Volanges qu'apparaissent le mieux les effets de la mondanité. Quand sa fille Cécile est sortie du couvent, cette mère trop négligente ne se soucie point de se lier d'amitié avec sa fille. Elles sont, pour ainsi dire, les étrangères l'une à l'autre. La mère ne fait rien pour sa fille avec qui elle a peu vécu. L'insouciance ou les relatifs de la vie mondaine ne lui permettent point de s'en occuper suffisamment. Bien qu'elles soient, toutes les deux, sous le même toit, la mère ne permet à sa fille de la voir elle-même que "tous les jours à son lever". (Laclos, 1993 :21)

Cécile Volanges est consciente de sa situation étrange. Elle se plaint comme un enfant abandonné et se souffre du manque de la communion entre elle et sa mère: "Elle me traite toujours comme un enfant. Maman; et elle ne me dit rien du tout." (1993 :76) Cette confiance qu'elle a faite à Mme de Merteuil est le cri d'une fille à qui la parole et le regard maternels manquent. Ce sont

Valmont et Mme de Merteuil qui lui montreront l'affection qu'elle attendait de sa mère. A cause de cette fausse amitié la jeune fille se laissera à leur piège et enfin sa chute finale qui la poussera à vivre de nouveau dans le couvent.

Mme de Volanges ne pense point à gagner la confiance de sa fille en s'attirant la confiance. Valmont a violé Cécile. Cette dernière est désespérée et "prête à surmonter la timidité qu'elle a toujours eu avec" sa mère. (1993 :286) Mais Mme de Volanges ne daigne pas de lui demander pourquoi elle était malheureuse. Marquise de Merteuil même remarque cette insouciance de la mère de Cécile: "Ma seule inquiétude était que Mme de Volanges ne profît de ce moment pour gagner la confiance de sa fille; ce qui eût été bien facile, en n'employant, avec elle, que le langage de la douceur et de l'amitié; et en donnant aux conseils de la raison, l'air et le ton de la tendresse indulgente. Par bonheur, elle s'est armée de sévérité; elle s'est enfin si mal conduite, que je n'ai eu qu'à applaudir." (1993 :151)

Cécile n'a pas de père. Il semblait qu'elle a plus de chance que les autres filles qui se sont soumises à l'autorité paternelle. Pourtant Mme de Volanges se substituant à son époux mort traite durement sa fille. Elle se montrait si sévère envers elle que la pauvre enfant était toujours timide devant elle. Mme de Volanges qui "la traite avec tant de sévérité" (241) ne pense point que sa conduite envers sa fille éloignerait l'une de l'autre. Valmont, qui remarque cette sévérité de Mme de Volanges, cherche à persuader Cécile de tromper sa mère: "Le peu de confiance que vous témoigne votre maman et ses procédés si durs envers vous vous autorisent de reste cette petite supercherie." (1993 :217)

La mère ne comprend rien à la "mine de lendemain" de sa fille, et à ses crises de larmes. La pauvre enfant, qui ne peut pas se confier à sa mère, aime mieux la confiance avec Mme de Merteuil. Ensuite, l'accident qui se déroule sous le toit de sa mère, sans que cette dernière ne soupçonne de rien.

Mme de Volanges se conduisait comme si sa fille n'était qu'une hôtesse dans la maison. Puisqu' "une Demoiselle devait rester au couvent jusqu'à ce qu'elle se mariât" (1993 :22) Cécile ne va rester chez sa mère que quelques semaines, pendant que se prépare son mariage. "Au moins j'aurai le temps d'étudier ma fille que je ne connais pas" (1993 :320) confesse-t-elle. Cet aveu trop véridique est celui d'une mère qui sous-entend qu'elle a bien négligé sa fille. Mais Mme de Volanges est, avant tout, victime des mœurs corrompues qui régnaient dans les familles de son siècle. Nous ne pouvons même pas parler de la vie familiale chez elle. Comme la vie familiale n'existe pas, il n'y a nulle intimité entre la mère et la fille dans une grande maison telle que celle de Cécile. Rousseau le remarquait déjà: "A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille, à peine connaît-on ses parents: on le voit en étrangers; et la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisait le charme." (1961:739)

Les Liaisons dangereuses de Laclos dénoncent ainsi au lecteur les familles aristocrates de son temps où n'existait aucun rapport intime entre les membres et où régnait l'indolence des parents à l'égard de leurs enfants.

5. Le mariage au siècle des Lumières

Le mariage, qui n'était qu'une émancipation et une liberté pour la jeune fille et qu'une occasion de connaître de nouveaux plaisirs pour l'homme, n'apportait beaucoup de choses aux nouveaux mariés.

Sortie du couvent, on mariait tout de suite la jeune fille de la noblesse avec un mari choisi par les parents. Elle devait se soumettre à leur choix. Car, le mariage était une affaire importante qu'elle ne pourrait pas décider toute seule et c'étaient les parents qui savaient mieux examiner les considérations d'argent et de position, des convenances de fortune et de rang. Les filles de l'aristocratie consentaient forcément à leurs parents despotes qui ne leur demandaient point leurs avis sur le sujet du mariage. Car les qualités de l'homme avec qui elles se marieront ne leur importaient pas. C'était le mariage qui en chargerait la vie en leur mettant d'accomplir les impératifs de la société mondaine: assister aux soirées, aux bals, faire la promenade aux Tuileries, aller à l'Opéra et

à la comédie. “Au temps de Louis XVI, la femme n’est l’égale de l’homme que dans le mariage. En se mariant, elle acquiert une personnalité que l’on refuse à la femme célibataire. A Paris et dans les grandes villes du royaume, les jeunes filles ne voient dans le mariage qu’une émancipation, un moyen, et le seul, de devenir libres.” (Kunstler, 1953:276) Certaines de ces jeunes filles se mariaient même avec les hommes qu’elles ne connaissaient pas du tout, pour posséder des bijoux précieux ou de belles toilettes.

Quoi qu’il en soit, la plupart des gens, mariés par l’autorité des parents, terminaient leur mariage peu de temps plus tard. Accompli non par la volonté des jeunes, mais par la convenance de familles, un tel mariage manquait de l’amour. Les maris prenaient alors des maîtresses et étaient bien tolérants envers leurs femmes quand elles les trompaient avec des amants. La remarque des frères Goncourt suffira, nous croyons, à mettre à nu ces caractères vicieux des mariages qui s’accomplissaient au XVIIIème siècle:

“Ainsi considéré, le mariage du dix-huitième siècle ne semble plus une institution ni un sacrement, mais un contrat qui n’engage ni la constance de l’homme ni de la fidélité de la femme. Il ne représente point pour la société de ce temps ce qu’il représente pour la société contemporaine. Il n’évoque point chez l’homme, chez la femme même, les émotions que donne la conscience d’un engagement du coeur. Il n’implique pas l’idée de l’amour, et c’est à peine s’il la comporte: là est son grand signe, son grand mal originel, et aussi son excuse.” (1935 :236-237)

6. Mme de Tourvel, victime de son mariage sans amour et de sa confiance en soi

Jean-Jacques Rousseau exprime admirablement que “du mariage dépend le sort de la vie.” (1961:755) C’est une constatation toute juste. Car le fait qu’on fait un beau mariage est la cause de beaucoup de choses dans notre vie. Mme de Tourvel, mariée à vingt ans, nous est présentée comme une femme mariée depuis deux ans. Comme les autres femmes de son siècle, on l’a épousée elle aussi sans amour et sans lui demander son idée. On ne dit presque rien de son mari. Sans doute ne s’est-elle mariée d’un mariage d’amour, désapprouvé et refusé par les parents du XVIIIème siècle. C’était mariage de convenance arrangée par Mme de Volanges, avec un homme qui possède un rang haut. Dans son mariage avec le président de Tourvel, Mme de Tourvel n’a point connu les passions violentes. Elle l’avoue elle-même aussi: “S’il existe des plaisirs plus vifs, je ne les désire pas; je ne veux point les connaître.” (Laclos, 1993 :138) Son mari n’a point su émouvoir sa femme en suscitant la chaleur de l’âme et des sens. Mme de Tourvel, qui aspire, comme toutes les femmes, au bonheur conjugal dans le mariage, mène avec lui une vie routine. Cette femme destinée à vivre un grand amour avec son mari en est tout à fait sévère. Les sentiments qu’elle a pour son mari, on peut les trouver dans les lettres qu’elle a rédigées à Valmont. Ce dernier cherche à la convaincre qu’il est éperdument amoureux d’elle. Mais Mme de Tourvel n’accepte pas l’amour de Valmont en lui disant qu’elle est une femme mariée. Les termes qu’elle employait pendant qu’elle parlait de son mariage sont bien importants. Aime-t-elle son mari? Oui elle l’aime et le respecte. Avait-elle un mariage heureux? Oui elle est heureuse et doit l’être. C’est parce qu’elle s’est mariée et doit consentir à son sort. Son mari est toujours loin d’elle à cause de son métier important. Valmont, qui sait bien qu’elle est toujours seule, en parle à Mme de Merteuil dans ses lettres où il projette de la séduire. “Son inconsolable moitié doit passer ici tout le temps de cet affligeant veuvage.” (1993 :28) Les frères Goncourt mettent l’accent sur le même point dans leur oeuvre *De La Femme Au XVIIIème siècle* : “Le mari appartient à la cour, à la guerre, avant d’appartenir au mariage. Pendant qu’il fait les campagnes, qu’il suit l’armée du Roi dans les Flandres, en Allemagne, en Italie, la femme, libre et ennuyée, reste à Paris livrée aux plaisirs du monde ou bien elle se retire dans une terre qui, loin de la mettre à l’abri des séductions, lui apporte les tentations de la solitude et les promesses du mystère. Et l’épreuve de ces séparations exposant à tant de périls l’honneur du mari, exigeant de la femme tant de patience, de courage, de résolution dans le devoir, dure pendant presque tout le siècle.” (1935:232-233)

Mme de Tourvel, qui s’est mariée il y a deux ans, n’a jamais trompé son mari malgré les tourbillons et les scandales de son siècle. “Non, je n’oublie point, je n’oublierai jamais ce que je me

dois, ce que je dois à des noeuds que j'ai formés, que je respecte et que je chéris; et je vous prie de vous croire que, si jamais je me trouvais réduite à ce choix malheureux, de les sacrifier ou de me sacrifier moi-même, je ne balancerais pas un instant" (Laclos, 1993 :189) proteste-t-elle à Valmont. Malgré toutes ses protestations et ses principes de vertu et de religion, Mme de Tourvel se donnera à Valmont. Son coeur toujours affamé de l'amour et des passions ne résiste plus à ce séducteur si habile qui connaît bien l'âme de sa chasse. Quand elle rencontre avec Valmont, elle souffrait de l'insatisfaction de ses sens. "Rongée d'une faiblesse intérieure, elle n'attend, pour céder tout à fait, qu'un signe de destin." (Belcikowski, 1972:35) Ses meilleurs principes tels que dévotion, vertu et fidélité conjugale ne servent à rien devant la tentation du Diable déguisé en libertin Valmont.

7. Mme de Merteuil, ennemie ou amie des autres femmes

Mme de Merteuil est tout à fait différente de Cécile et Mme de Tourvel. Bien qu'elle soit complice de Valmont qui séduit les femmes elle ne manque pas de critiquer les femmes qui se consentissent à l'oppression des hommes et tombent dans leurs pièges. Elle veut être la seule femme qui se révolte contre la domination et l'hégémonie du sexe masculin. Son insurge se voit nettement dans le roman. Cécile de Volanges et Mme de Tourvel risquent de perdre leur tout, même leur vie tandis que Valmont, leur bourreau, est toujours vainqueur. Mme de Merteuil critique sévèrement les femmes, comme ces dernières, qui succombent tout de suite à la tentation des séducteurs. Elle ne veut qu'aucune femme ne soit jouet et victime d'un homme. Défenseuse du sexe féminin, elle cherche toujours à vaincre le sexe masculin. Elle fait fi au sort des femmes faibles. C'est pourquoi elle engage le combat contre le sexe fort. " Elle est outrée du sort qui est fait aux femmes parce que le même sort lui est fait, et qu'elle sent qu'elle ne mérite pas. Les autres méritent-elles? Jusqu'à certain point, oui, par leur étourderie, par leur timidité, par leur faiblesse et leur docilité de filles soumises." (Aury, 1951: 96)

On essaie maintenant d'étudier Mme de Merteuil et son programme d'éducation à l'aide de la lettre quatre-vingt et un, un vrai chef d'oeuvre, du roman. Le système d'éducation que Mme de Merteuil a créé dans cette lettre est une pure contre-attaque pour prouver la supériorité de son sexe elle-même. Comme l'exprime M. Nojgaard, "son programme éducatif n'est pas proposé comme un modèle, mais comme une exception. Ce n'est pas qu'elle suggère un autre modèle qui conviendrait au gros des femmes; elle n'a que mépris pour la prétendue éducation dispensées aux autres femmes." (2002: 419) Mme de Merteuil insiste toujours qu'elle est supérieure aux autres femmes et différente d'elles. Donc son programme éducatif est propre à elle-même. L'éducation que l'on donne aux autres femmes les rend toujours esclaves et les empêchent d'être libres. Mme de Merteuil, qui méprise ainsi cette éducation pour les femmes, la critique sans merci dans la même lettre. Elle pense que les femmes sont les victimes d'un système éducatif préparé négligemment. Quant aux principes de son programme éducatif, ils diffèrent complètement des autres. C'est parce qu' "ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude, ils sont le fruit de mes profondes réflexions; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage." (Laclos, 1993: 224)

Certaines idées de Mme de Merteuil sur l'éducation des femmes ne se contredisent pas avec celles de Laclos. Ce dernier, dans son oeuvre *De L'Education des femmes*, cherche à donner aux femmes, comme Mme de Merteuil, les moyens de se sauver du joug masculin. On peut dire alors que Mme de Merteuil est en un sens la porte parole de Laclos. " O! Femmes, approchez et venez m'entendre. Que votre curiosité, dirigée une fois sur des objets utiles, contemple les avantages que vous avait donnés la nature et que la société vous a ravis. Venez apprendre comment, nées compagnes de l'homme, vous êtes devenues son esclave; comment, tombées dans cet état abject, vous êtes parvenues à vous y plaire, à le regarder comme votre état naturel; comment enfin, dégradées de plus en plus par votre longue habitude de l'esclavage, vous en avez préféré les vices avilissants, mais commodes, aux vertus plus pénibles d'un être libre et respectable." (404) En effet la femme et l'homme sont des êtres égaux. "La nature ne crée que des êtres libres; la société ne fait que des tirans et des esclaves." (Laclos, 1979:423) Les femmes, qui sont physiquement plus faibles que les

hommes, sont toujours opprimés par eux. “Parcourez l’univers connu, vous trouverez l’homme fort et tyran, la femme faible et esclave.” (1979:425) affirme-t-il Laclos.

Quand on prend en considération le fait que Mme de Merteuil défend seulement ses droits de femmes, on peut dire que les autres femmes opprimés par les hommes ne l’intéressent point. Donc elle n’est qu’une égoïste qui cherche seulement à prouver sa supériorité aux hommes qui veulent la mettre sous leur joug. M.Nojgaard affirme admirablement que “toute la lettre 81 est un acte de guerre, visant à démontrer la supériorité de Mme de Merteuil sur les hommes.” (2002:421) La société du temps n’approuve jamais les idées et les conduites de Mme de Merteuil. Quand on apprend son vrai caractère on l’exclut de partout. Les salons ne l’acceptent plus et son beau visage est déformé par la petite vérole. Elle doit quitter le pays.

8. Conclusion

Dans son oeuvre *De l’Education des Femmes*, Laclos exprime que les femmes ne sont pas libres, qu’on ne peut pas parler de la morale sans avoir de la liberté et qu’il n’y a pas d’une bonne éducation sans morale.”Partout où il y a esclavage, il ne peut y avoir éducation; dans toute société, les femmes sont esclaves; donc la femme sociale n’est pas susceptible d’éducation.” (1979 :405) dit-il et il fait ainsi un parallélisme entre la liberté et l’éducation. Les victimes de mauvaise éducation et des mœurs corrompues dans notre roman sont Cécile de Volanges, Mme de Tourvel et Marquise de Merteuil. Toutes ces trois ne sont ni libres ni heureuses. Cécile de Volanges est une esclave parce qu’elle n’a pris l’éducation qu’elle aspirait, qu’elle n’était pas libre de choisir l’homme avec qui elle se marierait et qu’elle ne pouvait pas ressentir librement les sentiments et les exprimer sans honte et sans peur. Mme de Tourvel est une femme mariée et elle n’est pas libre, elle non plus, d’éprouver librement tous les sentiments. Bien qu’elle donne au lecteur une image de femme libre Mme de Merteuil n’est pas complètement libre parce que la société la punit sévèrement à cause de ses démarches toutes libres et libertines. “Avec Laurent Versini on peut dire que *Les Liaisons dangereuses* racontent l’échec de trois modèles éducatifs: celui de Céciles Volanges formée au couvent, celui de Mme de Tourvel, dont la chute finale marque les limites des meilleurs principes, et celui que s’était forgée pour elle-même et par elle-même la libre de Mme de Merteuil.” (Tomadakis et Duchène, 1991 :145)

REFERENCES

- Ariès, Philippe, (1960), *L’Enfant et La Vie Familiale Sous L’Ancien Régime*, Plon, Paris.
- Aury, Dominique, (1951), “La Révolte de Mme de Merteuil”, *Les Cahiers de la Pléiade*, No.12, Paris, pp : 90-101.
- Badinter, Elisabeth, (1980), *L’Amour en plus, Histoire de l’amour Maternel (XVII-XXièmes siècles)*, Flammarion, Paris.
- Belcikowski, Christine, (1972), *Poétique des Liaisons dangereuses*, José-Corti, Paris.
- Goncourt, Edmond et Jules de, (1935), *La Femme au dix-huitième siècle*, Flammarion, Paris.
- Hugo, Victor, (2013), *Œuvres Complètes*, Arvensa Editions, Paris.
- Kunstler, Charles, (1953), *La Vie Quotidienne Sous Louis XV*, Hachette, Paris.
- Laclos, Choderlos de, (1979), *De l’Education des femmes*, Gallimard, Paris.
- Laclos, Choderlos de, (1993), *Les Liaisons dangereuses*, Bookking International, Paris.
- Maupassant, Guy de, (1994), *Une Vie*, Flammarion, Paris.
- Nojgaard, Morten, (2002), “L’Education de la Marquise : Un contre-exemple ? A propos des Liaisons dangereuses”, *Orbis Litterarum*, Volume: 57, No.:6, Denmark, pp: 403-431

Rousseau, Jean-Jacques, (1961), *Emile ou l'Education*, Garnier, Paris.

Sonnet, Martine, (1987), *L'Education des Filles Au Temps des Lumières*, Cerf, Paris.

Tomadakis, A. et Duchène, H., (1991), *L'Epreuve Littéraire*, Seuil, Paris.